

Intervention lors de la Marche « Sur les pas de Martin Luther King »

à Pointe à Pitre, le 22 novembre 2008

par Serge Molla

Si vous tous qui êtes là ce matin, c'est que chacun d'entre vous est d'accord de mettre ses pas dans les traces de Martin Luther King. De marcher à la suite d'un homme qui avec tant d'autres a marché pour dénoncer ce qui ne marche pas.

Tous, quels que soient notre couleur de peau, notre âge, notre sexe, nos convictions religieuses ou politiques, notre métier, nos responsabilités, notre origine, notre langue, notre culture, notre histoire, notre élan, notre fatigue, notre... tous ensemble, chacun, chacune d'entre nous a décidé ce matin de marcher pour dénoncer ce qui ne marche pas : pauvreté, violence, racisme.



En 1955, à Montgomery, tout commença par des marches. Quand je dis tout, je veux parler du Mouvement des droits civiques aux Etats-Unis qui allait s'étendre des années et permettre à des hommes, à des femmes et à des enfants de progressivement ne plus être jugés sur la couleur de leur peaux, mais sur le contenu de leur caractère. Au fur et à mesure, ils pourraient exercer comme leurs frères et sœurs blancs leurs droits civiques. Ils pourraient fréquenter les lieux publics désirés,

voyager comme ils l'entendent, voter... En un mot vivre comme tout citoyen respecté et respectable.

Or tout commença par des marches, parce que le 1^{er} décembre 1955, une femme refusa de céder sa place à un Blanc. Elle resta assise dans un bus pour que se lève la justice. Et à cause d'elle s'organisa un boycott des bus locaux. Or qui dit boycott dit ne plus emprunter les transports publics, donc marcher. Se lever plus tôt, se coucher plus tard.

Marcher quelles que soient les fatigues physiques présentes ou à venir. Marcher pour que s'estompent et disparaissent les fatigues qu'engendrent l'injustice, les exclusions, les jugements. Une femme noire, Maman Pollard, qui marchait à Montgomery et qu'un policier voulut prendre en stop, déclina l'offre, tout en précisant : « My feet is taied, but my soul is at rest » (J'ai mal aux pieds, mais mon âme est au repos).

Aussi, suite à Martin Luther King et à tous ceux qui marchèrent pour le Mouvement des droits civiques, à Montgomery, à Albany, Birmingham, Selma, Washington et ailleurs, nous voulons nous aussi marcher. Mais marcher non pas par nostalgie ou désir de copier, mais marcher parce que nous sommes conscients, pas seuls, mais avec d'autres, conscients de :

- la montée de la pauvreté
- du développement de la violence
- de la menace du racisme.

Nous ne sommes pas seulement émus de tout cela, mais mis en mouvement. Marcher parce que nous ne pouvons pas fermer les yeux devant ces réalités difficiles, parce que ces réalités-là ne peuvent pas nous laisser tranquilles, immobiles.

Alors marcher pour indiquer physiquement que nous voulons :

- aller de l'avant
- exprimer publiquement ces inquiétudes
- ne pas garder pour soi ces réalités difficiles comme si elles ne concernaient pas l'autre et non pas nous, ou nous et non pas les autres

Marcher pour exprimer physiquement que ces réalités difficiles, qui menacent la société, concernent l'autre et nous.

Marcher également pour manifester que le mouvement qui nous habite n'est pas seulement physique, extérieur, mais plus encore intérieur.

Marcher pour témoigner que pauvreté, violence et racisme ne nous touchent pas juste aujourd'hui, alors que la mémoire de Martin Luther King nous habite.

Ces situations, nous voulons les contrer là où nous les rencontrons, ici en Guadeloupe si nous y vivons, ou ailleurs si nous venons de l'étranger.

Marcher pour qu'un jour chacun, chacune puisse être ce qu'il est appelé à être.

Marcher pour qu'un jour chacun, chacune reconnaisse sur le visage de l'autre, quel qu'il soit, jeune ou âgé, noir, blanc, métis, pauvre, riche, chrétien ou non, ..., le visage de son frère ou de sa sœur.

Marcher pour que recule ce qui avilit et pour que grandisse ce qui élève.

C'est là notre démarche, une marche et démarche d'espérance. ■